

Zeitschrift: Asiatische Studien : Zeitschrift der Schweizerischen Asiengesellschaft = Études asiatiques : revue de la Société Suisse-Asie

Herausgeber: Schweizerische Asiengesellschaft

Band: 48 (1994)

Heft: 4

Artikel: Wang Chong et les Ru sous les Han : problèmes de terminologie et de méthode

Autor: Zufferey, Nicolas

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-147150>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

WANG CHONG ET LES *RU* SOUS LES HAN PROBLEMES DE TERMINOLOGIE ET DE METHODE

Nicolas Zufferey, Genève

Wang Chong (27-97?), l'auteur du *Lunheng* ("Essais critiques") et l'un des grands penseurs de la dynastie Han (206 AC - 220 PC), fut souvent considéré comme un penseur hétérodoxe par les confucianistes de la Chine ancienne. Lui fut notamment reproché le chapitre 28 du *Lunheng*, "Questions à Confucius" ("Wen Kong") dans lequel il s'en prend de manière assez sévère au Maître. Au XXe siècle, en Chine populaire, de très nombreux auteurs firent de Wang Chong un anti-confucianiste, allant parfois jusqu'à le classer avec les légistes ou les taoïstes. Hors de Chine, et notamment à Taiwan, la majorité des exégètes furent au contraire d'avis que la pensée de Wang Chong était essentiellement confucianiste d'inspiration. A notre sens, le problème posé en ces termes ne correspond cependant pas tout à fait aux réalités de l'époque.

Notre mot "confucianiste" est généralement considéré comme une traduction du mot chinois *ru* et des dérivés de celui-ci: *rujia*, *rusheng*, *ruzhe*. Or, Wang Chong est sans conteste un *ru*: il a bénéficié d'une éducation basée sur les Classiques (il a "reçu" d'un maître le *Shangshu* et le *Lunyu*), éducation typique des *ru*. Il se considère comme un *ru*, ce qui transparaît fort bien dans ces longs chapitres dans lesquels il prend la défense des *ru* contre les *li* (ou *wenli*), les simples fonctionnaires (au sens moderne du mot). Et même lorsqu'à l'occasion, il critique les *ru*, il le fait "de l'intérieur", que ce soit pour reconnaître qu'ils manquent parfois de sens pratique, ou pour dénoncer ces lettrés "vulgaires" (*shiru*, *suru*) qui, selon lui, n'étudient les Classiques que pour réaliser des ambitions égoïstes.

Wang Chong est donc bien un *ru*, mais cela signifie-t-il qu'il soit véritablement "confucianiste"? En d'autres termes, au moins pour ce qui est de la dynastie Han, peut-on traduire sans autres le mot *ru* par "confucianiste"? Une lecture attentive des textes de l'époque montre que la réponse n'est pas simple, parce que le mot *ru* recoupe plusieurs sens, comme en témoigne l'usage que Wang Chong lui-même fait du mot dans le *Lunheng*.

Wang Chong cite nombre de textes, qu'il introduit généralement de manière peu précise, par exemple par l'expression *rushu yue* ... , soit: "selon les ouvrages des lettrés ...". Dans certains cas, ces *rushu* sont manifestement des ouvrages importants dans la tradition confucianiste, comme par exemple les Classiques. Mais parfois, ils annoncent une

citation qui n'a rien de "confucianiste". C'est le cas par exemple pour le passage suivant, qui conte la rencontre entre le célèbre "magicien" Lu Ao et un immortel (nous n'en reproduisons que le début):

Les livres des lettrés [*rushu*] nous disent que Lu Ao, voyageant dans les territoires du Nord ... (*Lunheng*, 24/10)

Ce qui nous intéresse ici, c'est que la suite du texte reprend presque littéralement un passage du *Huainanzi*, ouvrage que Wang Chong connaissait fort bien. Le mot *rushu* est donc utilisé pour qualifier le *Huainanzi*, texte généralement considéré comme typiquement taoïste. Ce cas n'est pas isolé, puisque plusieurs autres chapitres du *Lunheng* introduisent par l'expression *rushu* des histoires manifestement tirées du *Huainanzi* (cf. 31/1, 32/7 etc.); c'est même le cas dans le chapitre 26, pourtant intitulé "Ru zeng" ("Des exagérations des lettrés"). Ailleurs dans le *Lunheng*, l'expression *rushu* renvoie notamment au *Zhanguo*, au *Lüshi chunqiu*, au *Shiji*, tous textes qu'il semble difficile de considérer comme "confucianistes" d'inspiration.

Dans tous ces cas, le mot *ru* est pris dans un sens vague, puisqu'il qualifie des textes extrêmement variés. Wang Chong oppose parfois ce mot à l'expression *shi su*, "le vulgaire": les *ru*, ce seraient donc ceux qui savent lire, par opposition au vulgaire qui ne le peut pas. En d'autres termes, le mot *ru* renverrait simplement à la culture écrite, par opposition à la culture orale populaire. Il est clair que dans tous ces passages, le mot *ru* ne peut pas et ne doit pas être traduit par "confucianiste".

Dans d'autres passages, également assez nombreux dans le *Lunheng*, le mot *ru* désigne manifestement les lettrés-fonctionnaires, par contraste avec les simples fonctionnaires (au sens moderne du mot):

Les lettrés [*rusheng*] et les fonctionnaires [*wenli*] ont tous leurs talents et leur savoir: on ne peut pas dire que les fonctionnaires soient plus doués, que les lettrés soient plus ignorants. Simplement, les fonctionnaires ont plus d'expérience, les lettrés moins l'habitude [des tâches administratives]. [] Mais les lettrés savent rectifier les fautes de leurs supérieurs, et osent les critiquer sans crainte [...] Ils l'emportent [sur les fonctionnaires] par la vertu. (34/1-3)

Ici, les *ru* représentent donc une sorte de classe ou de groupe de pression politique; ils ne s'opposent pas tant à d'autres écoles de pensée qu'à d'autres acteurs du pouvoir: les simples fonctionnaires, mais aussi l'aristocratie, les techniciens (*fangshi*) etc. Dans ce sens, le mot demeure vague, et s'applique à des personnages très divers, dont le seul point

commun est une certaine familiarité avec les textes, par opposition aux simples fonctionnaires, qui n'ont que quelques rudiments d'instruction:

[...] les étudiants ordinaires répugnent à étudier à fond les Classiques, à approfondir autant l'étude du passé que celle du présent: ils décortiquent à la hâte un Classique, acquièrent quelques grossiers principes, puis se consacrent à l'étude des documents administratifs et des codes de loi. Ils s'exercent à rédiger des rapports officiels, s'entraînent aux discours de circonstance, aux courbettes et aux révérences, et une fois tout cela maîtrisé, ils sont prêts pour la carrière officielle. Ils ne songent qu'à répondre aux besoins du moment et se détournent des leçons du passé, se compromettent et oublient leurs idéaux; ils sacrifient tout à leur carrière et ne s'occupent plus des rites, ils délaissent les Classiques et l'étude: les Classiques de l'Antiquité sont abandonnés, le savoir ancien est oublié, les lettrés [*ruzhe*] se retrouvent seuls dans leurs demeures silencieuses, tandis que les fonctionnaires [*wenli*] font du tapage à la cour. (34/6)

On glisse ici vers un sens plus précis, celui de *ru* comme étudiant ou exégète des Classiques:

Dans leurs commentaires des Classiques, les lettrés [*ruzhe*] commettent beaucoup d'erreurs. (81/1)

Mais même dans ce sens, ces *ru* qui s'intéressent aux Classiques sont encore loin de former une classe uniforme, comme en témoignent ces autres passages du *Lunheng*:

Ceux qui composent des textes sont des auteurs [des lettrés qui écrivent: *wenru*], ceux qui commentent les Classiques sont des lettrés-dans-le-monde [*shiru*]. (82/3)

Celui qui est capable d'expliquer un Classique est un lettré [*rusheng*], celui qui maîtrise à la fois [les ouvrages du] passé et [du] présent est un lettré généraliste [*tongren*], celui qui s'appuie sur ces ouvrages pour rédiger des mémoires qu'il soumet à la cour est un auteur [*wenren*], celui qui s'appuie sur sa propre réflexion pour rédiger des traités bien organisés est un savant [*hongru*]. (39/2)

Enfin, dans quelques passages du *Lunheng*, le mot *ru* désigne les confucianistes, au sens étroit que nous donnons à ce mot, par opposition à d'autres courants de pensée:

Confucius fut l'ancêtre des confucianistes [*rujia*], Mo Di celui des moïstes [*mojia*]. La doctrine confucianiste s'est transmise jusqu'à nous, tandis que celle des moïstes a été abandonnée; c'est que les principes confucianistes sont praticables, alors que ceux des moïstes sont difficiles à appliquer. (83/1)

La théorie des blâmes et des avertissements [célestes] est en contradiction totale avec les lois de la nature [*tiandao*] [...] Elle convient aux affaires humaines

[*ren shi*], mais ne s'accorde pas avec les principes naturels [*dao yi*]. S'en tenir aux lois naturelles et oublier les affaires humaines, voilà qui va à l'encontre des idées des confucianistes [*rujia*], mais s'accorde avec les idées du [taoïsme] Huang-Lao (54/15).

Dans ces passages, les *ru* sont opposés aux moïstes d'une part, au taoïstes d'autre part: le mot correspond donc manifestement au courant de pensée confucianiste. Remarquons cependant que cet usage est très minoritaire dans le *Lunheng*. Remarquons également que Wang Chong utilise ici l'expression *rujia*, qui est relativement rare dans le *Lunheng*: le mot *rujia* est-il plus précis que les mots *ru*, *ruzhe*, *rusheng*, et désigne-t-il les confucianistes au sens où nous l'entendons? Notons encore que dans le second de ces deux passages, Wang Chong prend partie pour les taoïstes contre les confucianistes.

Nous avons donc distingué quatre sens du mot *ru* dans le *Lunheng*:

- personne instruite, c'est-à-dire capable de lire;
- lettré-fonctionnaire engagé par le pouvoir sur sa connaissance des Classiques;
- étudiant ou spécialiste des Classiques;
- confucianiste, au sens étroit du terme.

Ce manque de précision terminologique n'est pas propre au *Lunheng*: on trouve dans les histoires dynastiques, par exemple, la même variété d'acceptions pour le mot *ru*. Et dans notre petite enquête, centrée sur le seul *Lunheng*, nous n'avons pu mettre en évidence d'autres aspects de la diversité sémantique du mot *ru*. On pourrait montrer, par exemple, que d'un siècle à l'autre de la dynastie Han, le mot recoupe des réalités très différentes. Ainsi, entre les *ru* du début du II^e siècle avant notre ère, qui préconisent un pouvoir central fort, et ceux de la fin des Han antérieurs, qui sont au contraire pour un désengagement de l'Etat, il y a plus que des nuances. Les circonstances varient selon les époques, et les *ru* s'adaptent à de nouvelles données.

Une recherche devrait notamment tenter de préciser les différentes acceptions du mot *ru*, et examiner dans une perspective historique l'évolution sémantique de ce terme sous les Han. Elle devrait étudier les formes institutionnelles dans lesquelles se meuvent ces personnages: comment étaient-ils organisés? dans quelle mesure avaient-ils conscience de former un groupe? Elle tenterait de répondre à quelques questions plus précises: par exemple, doit-on distinguer entre les mots *ru*, *ruzhe*, *rusheng* d'une part, et le mot *rujia* d'autre part? Elle pourrait poser des questions connexes à propos des mots *daoia*, *fajia*, et à propos de termes encore

plus importants à l'époque, eux aussi équivoques, comme les mots *boshi* (docteurs), *fangshi* (techniciens), *li* et *wenli* (fonctionnaires), *xunli* (fonctionnaires-modèles). Des études ont déjà été faites dans ces domaines, mais beaucoup reste à faire; les sources n'étant pas toujours suffisantes, il n'est d'ailleurs pas certain que l'on puisse parvenir dans tous les cas à des réponses définitives.

Enfin, une telle recherche pourrait être l'occasion d'une réflexion d'ordre méthodologique: pour étudier une époque, vaut-il mieux partir de catégories parfois fécondes, mais en quelque sorte "importées" par le chercheur, comme par exemple celle de "confucianisme" (nous avons vu que ce mot n'a pas de véritable équivalent sous les Han), ou au contraire des catégories mêmes de cette époque (pour les Han, par exemple, les *ru*, le *jinwen* et le *guwen*, les fonctionnaires, le taoïsme Huang-Lao)? Les deux démarches sont sans doute nécessaires et complémentaires, mais la seconde paraît prioritaire. De toute façon, il convient de les distinguer le mieux possible — de séparer la citation du commentaire, les faits de leur interprétation, les problèmes de l'époque de notre propre vision des choses.

On peut certes se demander si Wang Chong ou tel autre auteur de la dynastie Han est "confucianiste". Mais il convient au préalable de constater qu'à l'époque, la question ne se pose guère dans ces termes. En un sens, au temps de Wang Chong, tous les lettrés sont un peu confucianistes, ce qui revient un peu à dire que peu le sont de manière consciente et profonde. Le confucianisme, en tant que courant de pensée, n'a plus vraiment d'adversaires: nous avons vu que les lettrés de l'époque se situent moins par opposition au taoïsme ou au moïsme que par opposition à d'autres acteurs du pouvoir politique, ou par rapport au peuple non instruit. De plus, le confucianisme Han a assimilé des idées qui au départ lui étaient étrangères, ce qui explique aussi en partie le manque d'homogénéité des *ru* à cette époque.

Pour en revenir à Wang Chong, et ce sera notre conclusion, il apparaît qu'il est sans conteste un *ru* du fait de son éducation, de sa connaissance des Classiques, et en tant qu'il prend le parti des lettrés-fonctionnaires contre les simples fonctionnaires. Par cette familiarité avec les Classiques, et son adhésion à bon nombre de valeurs traditionnelles, il se rattache à la grande famille confucianiste, mais de manière lâche, comme d'ailleurs tant d'autres lettrés en Chine ancienne: il n'est pas sûr que cela suffise à en faire un disciple de Confucius, un "confucianiste" au sens fort du terme.

